

Postface

Ce livre a une histoire. L'aventure dans laquelle nous nous sommes retrouvés Adalberto et moi commence il y a sept ans.

Nous nous sommes rencontrés la première fois en 1988 lors d'un colloque organisé par l'association « Psychiatres Sans Frontières », intitulé « Pouvoir et Possession ». J'ai été d'emblée frappé lors de son exposé sur un prophète du Sertão et à l'occasion de ses interventions, par l'influence qu'il exerçait sur l'auditoire, suscitant un élan de sympathie et une attention plus que bienveillante. Ses propos tranchaient avec les discours théoriques à la mode, « fredonnant » des arguties alambiquées. Lui maniait la métaphore et l'anecdote, touchait plus l'imagination et le cœur que l'intelligence logique, froide et lisse propre aux discours universitaires, alors qu'il était présenté comme Professeur de la faculté de Médecine du CEARA à Fortaleza.

Au repas, nous nous sommes retrouvés face à face. Plutôt petit, le teint cuivré, l'œil pétillant et malicieux, les pommettes hautes, les cheveux raides et noirs ; il n'avait pas besoin de revendiquer son origine brésilienne et ses ascendances indiennes. J'ai tout de suite senti passer un courant de sympathie. L'enthousiasme et la foi communicative avec lesquels il

avait parlé de son travail, de ses convictions, de son peuple m'avait intrigué puis séduit. A l'écouter on se mettait à croire en l'humain, à espérer. Qu'est-ce qui pourrait résister à tant d'énergie mise au service de si justes causes ?

La conversation s'engagea entre nous comme si nous nous connaissions depuis des lustres et il se montra aussi intéressé par mes recherches et mes questions que moi pour l'originalité de son engagement. Nous nous sommes promis chaleureusement de nous rendre visite. Propos de circonstances, pensai-je sur le moment. C'était mal nous connaître !

Profitant des occasions nous nous vîmes fréquemment, un petit pont avait été jeté par-dessus l'Atlantique. Lors de mon premier passage à Fortaleza, il me montra le travail qu'il avait réalisé à Canindé, puis il m'amena dans la communauté de Quatro Varas au milieu de l'énorme *favela* de Pirambu. Il m'avait parlé à plusieurs reprises de la forme de thérapie communautaire qu'il menait dans ce lieu d'exclusion, me laissant à chaque fois sur ma faim. J'étais très désireux de voir comment il s'y prenait pour animer et donner du sens aux échanges qu'il suscitait au sein d'une assemblée de quatre-vingts personnes. J'en fus pour mes frais. En fait l'alchimie communautaire à laquelle il se livrait tous les jeudis ne tenait pas à un savoir, un savoir-faire ou à des techniques transmissibles et transposables en d'autres lieux ou circonstances. Je fus surpris par la simplicité du déroulement de ces séances et la familiarité des échanges, curieux de comprendre les ressorts de la dynamique collective. L'essentiel tenait à la force de son implication et à l'esprit dans lequel il animait ces réunions : offrir un espace de parole ; favoriser, à partir d'une situation difficile pour une personne, la relation avec l'expérience vécue par d'autres participants puis dégager le sens et les moyens communautaires pour répondre à ces difficultés en renforçant les liens de solidarité. Je découvrais ainsi que son action thérapeutique était plus d'ordre « politique » que technique.

Postface

Son exemple, sa façon de vivre ont réactivé des questions sur moi-même : En quoi suis-je utile ? Quel sens a ma vie, quels sont mes engagements, mes valeurs... ? En cela son contact est subversif et, sans susciter la culpabilité ou la mauvaise conscience, il réveille l'envie, l'envie de faire quelque chose de son côté, de faire aussi, de faire plus ; on ressent en sa présence comme une évidence de toujours et pourtant si facilement oubliée que tout être humain a pour mission d'aider l'autre lui-même, qu'il en va de sa survie, de sa dignité, de son accomplissement. Il donne avec acuité le sentiment d'être et d'avoir une part de l'humanité, d'en être compta-ble, et partie prenante de son évolution.

J'ai pris plaisir à l'écouter, à le suivre, à l'accompagner dans ses actions et ses réflexions. Professeur de Médecine sociale à l'université fédérale du CEARA à Fortaleza, psychiatre, thérapeute et formateur en thérapie familiale, philosophe, théologien, docteur en anthropologie..., j'en passe et pourtant Adalberto de Paula Barreto n'est pas ce qu'on appelle ordinairement un intellectuel. Non qu'il ne pense ou n'ait rien à dire ; il parle tous les jours à la radio régionale, passe à la télévision chaque mercredi, écrit régulièrement de nombreux articles, tant dans le grand quotidien du Nordeste que dans la presse spécialisée, et ne sait comment refuser les multiples invitations à participer à des congrès. Seulement voilà, ce qui prime pour lui avant toute chose c'est l'action ; la pensée est clairement au service du concret, elle vient formaliser l'agir, donner sens à l'acte, sans cesse l'ajuster à l'esprit qui l'inspire, réfléchir à ses conséquences, à ses prolongements...

Ainsi fait-il venir sur le terrain ses étudiants en médecine et n'accepte-t-il de donner un enseignement aux futurs prêtres du Nordeste ou aux étudiants en psychologie d'une université américaine qu'à la seule condition que celui-ci se déroule sur le lieu de son engagement actuel et sous la forme d'une pédagogie active, basée sur l'implication de

chacun dans l'action, liée à une réflexion personnelle et collective du travail réalisé et de ses multiples incidences. Les étudiants prêtent ainsi leur concours à la prévention de certaines affections infantiles, à l'organisation de groupes intégrant les enfants des rues au projet des plantes médicinales ou à la réalisation d'un film pour la prévention du Sida, avec la collaboration de guérisseurs et de temples spiritiques *Umbanda*. On peut saisir à travers ces quelques exemples de prétextes pédagogiques que les objectifs que poursuit Adalberto Barreto vont bien au-delà de la simple acquisition ou transmission d'un savoir et tiennent plus d'un travail initiatique, d'intégration de valeurs, de changement d'état d'esprit dans le rapport de chacun à autrui et au monde.

Quand on parle avec lui de son action, il emploie volontiers le « nous », non pas un « nous » de majesté ou visant à diluer ses responsabilités, mais un vrai « nous ». Il a voulu mettre sa liberté et sa disponibilité au service de l'action collective avec les nombreuses familles qui le reconnaissent et qu'il reconnaît comme siennes : sa famille de naissance, qui compte beaucoup et s'avère très présente dans sa pensée et son action, son équipe du Centre de la famille mais aussi ses familles de cœur, son peuple du Nordeste, qu'il soit *favelado*, indien Tremembé ou pèlerin de Canindé, enfin, sur la toile d'araignée des liens de cœur et d'affinité spirituelle qu'il tisse sans relâche toujours plus loin, ses nombreux amis.

Passionné et enthousiaste dès mon premier séjour à l'idée de son projet de créer un Mouvement intégré de santé mentale communautaire à Quatro Varas, je l'invitai fermement à le rédiger sous la forme d'une recherche-action, m'engageant à intercéder en sa faveur auprès de la Fondation pour le progrès de l'homme, avec laquelle j'avais noué des liens de confiance et de sympathie, pour obtenir un soutien matériel et moral. Je pensais que ma fonction se limiterait à celle d'intermédiaire mettant les intéressés en contact. Je fus surpris, ému mais aussi inquiet de me retrouver engagé dans

le contrat d'aide passé entre la FPH et mon ami, condition convenue entre les deux parties pour que l'aide demandée soit apportée. Il était stipulé dans cet accord que je devais effectuer un suivi du projet et participer à la rédaction d'un livre sur la vie et l'expérience de mon collègue.

Dès lors, nos relations devinrent plus étroites au fil de rencontres plus fréquentes. J'étais de fait partie prenante du projet Quatro Varas, membre extérieur actif de la communauté.

Écrire à deux un texte à la première personne retraçant les contours de l'histoire de l'un d'eux, tel est le pari que nous avons voulu tenir, le défi que nous avons relevé. Comme dans toute aventure, l'enthousiasme et l'intérêt commun que nous portions à la réussite de l'entreprise masquaient la réalité de l'engagement nécessaire pour aboutir. Le fait d'aller de surprise en surprise nous rassurait sur le caractère dynamique du projet, tout en insinuant des craintes et des doutes devant la complexité des questions à résoudre. Les difficultés furent nombreuses, tenant à la distance qui nous séparait : distance géographique, linguistique, culturelle, que l'amitié qui nous lie et la bonne maîtrise du français par Adalberto nous invitaient à négliger, comme si le désir de se comprendre impliquait d'effacer nos différences de rythme, de manière de vivre, de façon de concevoir la vie et les relations avec autrui... Il a bien fallu, après l'essai de différentes méthodes, nous rendre à l'évidence : nous avons besoin de temps. L'envoi de disquettes puis de cassettes, relayé par l'échange de fax, ne résolvait pas la question principale, celle de la confiance et de la connaissance. En effet, il ne suffit pas de se connaître un peu, beaucoup... pour rendre compte de l'itinéraire de la vie d'un homme et du sens que son évolution, sa présence au monde peut prendre pour un autre, le lecteur en l'occurrence. Nous nous sommes vite rendu compte que mon travail ne pouvait se réduire à transcrire des idées, des textes ou des événements, ni même à enregistrer, collecter des informations pour en délivrer le sens, le message. Nous

devions, pour répondre à notre ambition, aller au-delà ou, mieux, en deçà, plus en profondeur, des faits, des réalisations, des idéologies pour écrire l'histoire d'un homme.

Nous avons cru, dans un premier temps, pouvoir échapper à cette évidence en tentant d'articuler chronologiquement la succession des faits, des rencontres, des projets, des réussites..., laissant au lecteur la tâche de repérer l'originalité du principal intéressé à partir des traces, des empreintes laissées dans l'action au cours du temps. Mettre le projecteur sur Adalberto lui-même obligeait à passer de l'information à la confiance, d'une narration, qui se voudrait objective, d'un destin à la redécouverte de sa subjectivité, à la remémoration de son histoire. Revisiter les moments de sa vie aussi loin qu'on s'en souviennne en évitant la répétition des mots et des phrases toutes faites rend à nouveau vivants le sens et les valeurs qui y sont inscrits.

Ce travail, qu'il faut bien qualifier d'analytique, au sens étymologique de délier en remontant dans le temps, fut particulièrement créatif, ce qui explique qu'en dépit des difficultés et de nos résistances nous n'avons pas renoncé. Pour Adalberto, travail de création, de récréation à partir du nouvel éclairage porté à deux sur sa vie. Pour moi, travail de création, d'interprétation. Interprétation du comédien qui met son talent, son style, sa subjectivité au service d'une œuvre et du personnage qu'il désire incarner et interprétation analytique, porteuse de sens exprimant autre chose que ce qu'Adalberto seul aurait pu écrire ou dire de lui-même, pour aller au plus près de ce qu'il transmet à son insu.

Si ce travail s'est révélé contraignant et difficile par certains côtés, j'avoue honnêtement m'être régalaé à noter des observations, recueillir des informations, chercher des documents, enregistrer des anecdotes, des témoignages..., puis à laisser infuser, bouger, se relier, se transformer, se transmuter en moi tous ces éléments concernant mon ami, pour donner à travers l'écriture de son histoire ma version de sa pré-

Postface

sence et de son impact au monde. Il s'est donc agi pour moi d'un travail personnel, d'un engagement dépassant la satisfaction de participer à une œuvre utile, à un combat généreux et essentiel. Je me suis senti partie prenante, car intéressé pour mon propre compte à travailler les nombreux thèmes que l'itinéraire de mon ami brésilien offre à la réflexion : la solitude, la foi, l'engagement, la famille, la mémoire, la culture... en me donnant l'occasion de dégager, de préciser ma différence.

Autant dire que le projet initial – aider Adalberto à écrire un livre sur sa vie et son expérience – s'est transformé rapidement et sûrement en une sorte d'« exo-autobiographie », genre peu courant qui m'a cependant paru être la meilleure formule pour rendre lisible et intéressant le texte. J'ai écrit l'histoire d'Adalberto à la première personne. L'expression qui vient alors à l'esprit est que je lui ai servi de nègre (pour un Brésilien c'est déjà une image savoureuse) ; il n'en est rien, car je revendique entièrement l'écriture du livre, sa conception, sa forme, le style.

J'ai choisi par ailleurs d'écrire, de tisser l'histoire de mon ami comme un tapis ; la trame est romanesque, sur elle passe et repasse la navette qui tire le fil de l'histoire du passé au présent puis du présent au passé, laissant avec le temps, de chapitre en chapitre, apparaître les contours et les couleurs d'une existence, d'un destin.

Cet ouvrage est bien entendu le fruit d'un dialogue, le reflet d'une relation, de sa dynamique. Toute rencontre authentique génère une transformation si on en prend le risque. L'emploi de la métaphore de la gestation et de l'accouchement se justifie pour l'écriture d'un livre surtout quand on le fait à deux. Le fait est là. Les « parents » se trouvent changés, transformés : je ne suis plus le même, Adalberto n'est plus le même, notre ambition et notre vœu sont que ce processus offre au lecteur l'opportunité d'en faire autant au contact de cette histoire.